

LES DAMES DE ROME

De Françoise Chandernagor

Le livre s'ouvre sur une fresque grandiose : le triomphe d'Octave, vainqueur de l'Égypte à la bataille d'Axium. C'est, nous dit Ovide, rapporteur de l'évènement, quelque chose comme un défilé où les autorités produiraient, outre leurs vaillantes troupes, une demi-douzaine d'animaux rares : des rois vaincus enchaînés. La procession est comme religieuse, le parcours interminable, depuis le théâtre de Pompée jusqu'au Capitole. En tête, les sonneurs de cors et les joueurs de trompette, puis le butin militaire : des armes prises à l'ennemi, mobiliers royaux, œuvres d'art. Déguisés en Barbares, les mains liées, la corde au cou, les étrangers titubent et trébuchent. Suivent les sénateurs et derrière les chars glorieux, tranchent deux malheureux : les jumeaux de Cléopâtre et de Marc Antoine, derniers des Ptolémées, qui ont miraculeusement survécu. Séléné, mains à l'horizontale, coudes serrés contre elle, mais la tête haute, supplie la foule haineuse qui leur jette des pierres, car son frère est en train de mourir.

L'ouvrage s'articule autour de cette Séléné dont les célèbres parents ont été défaits. Privée d'eux, de précepteurs, de livres, de tout ce qu'elle a connu jusqu'ici, elle prie la déesse Isis de la faire mourir. Puis, devant son silence, elle décide d'assassiner Octave ou l'un de ses proches. Sans grand résultat. Il lui faut donc faire le vide, oublier même les mots familiers : *"Ibis, Sérapis, crocodile, sphinx, lotus, Reine des rois, pharaons... Rien, il ne lui reste plus rien !"*

Longtemps, on croit qu'elle est muette, stupide, mais bientôt, sous la protection bienveillante et tendre d'Octavia, sœur d'Octave, qui aime les enfants, elle s'ouvre à l'amitié des Dames de Rome dont certaines, par un mariage d'Octavie avec Marc Antoine, sont ses demi-sœurs.

A Baulès, résidence d'été d'Octavia, les jeunes filles, comme les adolescentes de tous les temps, se livrent aux papotages, aux ragots, aux jugements quelquefois scabreux sur les mérites du sexe opposé. Séléné, à qui l'on fait un peu trop remarquer qu'elle est la fille d'un couple détesté, rêve dans son coin d'amour noble : un jour, elle rencontrerait un vrai roi qui l'enlèverait. Qui sait ?

Ces jeunes filles s'amusent de tout, elles courent la campagne et trouvent joyeux de visiter aussi les cimetières dont certaines épitaphes nous montrent le sens de l'humour des Romains : *"Bonsoir, l'espoir va porter les illusions ailleurs"*. Ou encore, *"Je n'ai plus mal aux pieds, plus besoin de courir pour payer mon loyer, j'ai trouvé un logis éternel"*.

Le mariage ? Cette jeune lignée ne pense qu'à ça, même s'il est précaire et soumis au bon vouloir du Prince.

Octavia, la sœur chérie de ce dernier, a une grande influence. Elle dirige tout ce petit monde. C'est une femme forte qui conseille son frère, calme ses inquiétudes, devine ses soucis. Pendant sept ans, elle avait réussi à maintenir la concorde entre Marc Antoine et

son frère ; car elle n'avait jamais oublié que le mari de Cléopâtre avait été un de ses maris. Elle avait eu deux enfants de lui : Prima et Antonia.

Ses propriétés en Ombrie et en Lucanie étaient immenses. Chez elle, elle invitait les épouses des sénateurs et recevait tout ce que Rome comptait de beaux esprits. Octavia était la mère de Marcellus, son fils adoré, élevé pour être le successeur d'Octave qui n'avait pas de descendance. Après l'assassinat de ce fils, elle se réfugia dans la solitude et le détachement et opéra une lente descente vers la vieillesse.

L'autre éminente "Dame de Rome" était Livie, l'épouse d'Octave. Un peu pâlotte. Françoise Chandernagor nous dit qu'elle avait été épousée sans amour et n'eut pas d'enfant du Prince. Son mariage avait été scandaleux parce qu'il intervenait trois jours à peine après la naissance d'un enfant qui avait été conçu par le précédent mari.

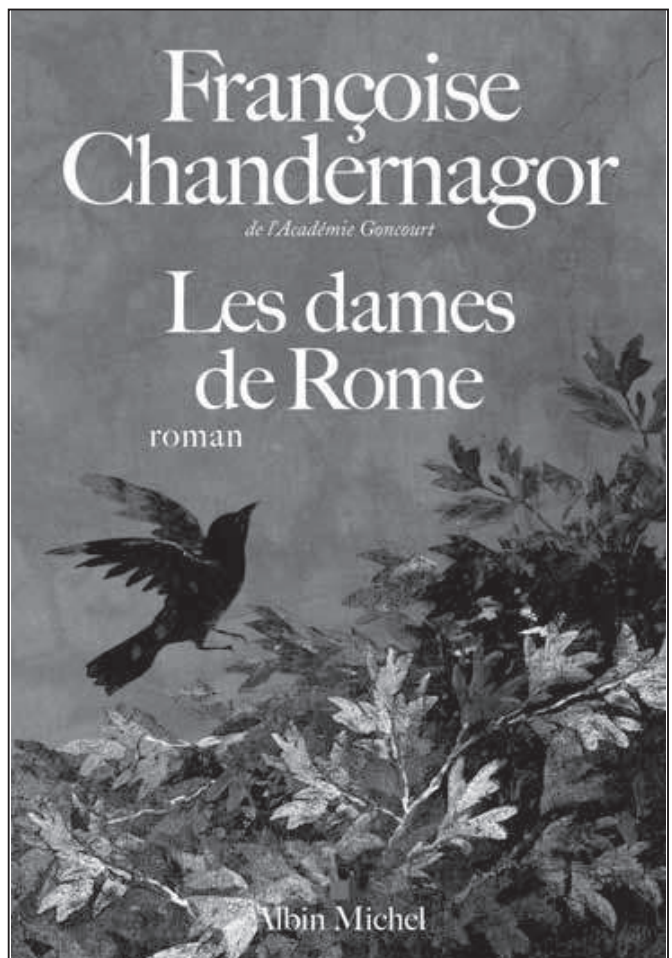
A l'opposé d'Octavia, cette dernière n'était ni une intellectuelle, ni une artiste. Très occupée à gagner de l'argent, elle amassa peu à peu une fortune considérable. Son seul souci était de se conserver en bonne santé. Aussi, s'intéressait-elle à la médecine hygiéniste, s'astreignant à des régimes, inventant des remèdes. Une escouade de coiffeuses, masseuses, couturières vivaient à demeure chez elle. Sa recette de vie n'était pas des plus mauvaises : elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt six ans.

Dans la deuxième partie de sa vie, après la mort d'Octavia, d'Agrippa et de Mécène, les trois conseillers du Prince, elle révéla un grand appétit de pouvoir. Manœuvrière, elle ne fut certainement pas étrangère à l'assassinat de Marcellus, le dauphin d'Octave.

Ces deux figures féminines encadrent bien la personnalité d'Octave. Éternel inquiet, hypochondriaque, il sait qu'il n'aura jamais la force,

l'élégance, l'aisance de Marc Antoine. Lui, est besogneux, étriqué. Son triomphe, qui devrait le combler, l'angoisse. Depuis l'enfance, ses sentiments sont toujours bridés. En revanche, il sait que, pour bien gouverner, il faut installer son pouvoir par la crainte.

Octave a-t-il été naturellement cruel ? Ou était-ce l'époque qui, sans le cheminement éclairé de la Grèce, était encore dans la barbarie ? Rome, au siècle d'avant Jésus-Christ, était loin de ressembler à l'image que nous gardons de l'Antiquité romaine. On l'appelait "Rome la Rouge". Le paysage était dantesque : fumées de crémations, sacrifices divins, spirales se dégageant de tas d'ordures sur lesquels agonisaient les nouveau-nés, incendies allumés par les promoteurs pressés d'acquérir les ruines. Tout, après le meurtre de César, n'était qu'intrigues, délations, luttes de pouvoir. La répression était san-



glante : on pratiquait couramment l'égorge-
ment, la suspension à un arbre stérile, la cruci-
fixion, la décapitation à la hache au son des
trompettes, la strangulation aux lacets pour les
femmes, la flagellation à mort, l'emurement
réservé aux vestales, l'inanition par privation
d'eau, enfin la condamnation aux bêtes pour les
esclaves.

Octave lui-même, qui respectait les apparen-
ces, et qui était peu attiré par les femmes,
aimait déflorer en secret les fillettes. Froid,
inflexible, il ne connaissait ni le pardon, ni la
pitié. C'est ainsi qu'il fit égorger trois cents
sénateurs sur un autel dédié à César. A un
condamné qui réclamait une sépulture, il
aurait répondu en souriant, que les vautours
s'en chargeraient.

Fin tacticien, il respectait en apparence le
Sénat ; mais, habilement, il faisait réformer les
institutions qui tentaient de limiter son pou-
voir. C'est ainsi qu'il enleva à la justice, les
affaires politiques et organisa le pouvoir diplo-
matique, en édictant que, désormais, toutes
les provinces seraient soumises non pas aux
gouverneurs, mais directement à lui. Puis, il
abdiqua du Consulat, mais obtint en contre-
partie, un droit de veto sur toutes les déci-
sions. Et cela, à vie.

Agrippa et Mécène, les deux amis d'enfance
d'Octave, ne furent pas mieux traités. Nom-
més l'un amiral de sa flotte, l'autre chef
de la Police, ils furent renvoyés et rappelés au
gré des événements. Il agit ainsi, avec la même
désinvolture, avec les membres de sa famille ;
faisant et défaisant les mariages, quand c'était
utile à sa politique. Ce vivier était inépuisable,
si l'on comptait les enfants d'un premier ou
deuxième lit, les cousins, les apparentés. Dans
les familles des Julie, des Antonie, des Claudie,
il n'y avait qu'à choisir.

Séléné fut épargnée par le destin. Après tant
de tribulations, ses rêves de petite fille furent
exaucés : elle épousa Juba, roi de Mauritanie,
et vécut heureuse, nous dit l'auteur.

L'important livre de Françoise Chandernagor
est savant, trop savant. Le Numéro un de sa
promotion à l'ENA a fouillé les archives,
déchiffré les textes comme pour son précédent
livre, "Les enfants d'Alexandrie". Elle dit que,
trop souvent dans sa recherche, elle a dû fran-
chir la frontière entre le réel et l'imaginaire.
Je pense, moi, que ce livre est empreint d'une
grande rigueur historique ; qu'il trouble le lec-
teur par un trop grand fourmillement de
détails et surtout par l'abondance d'acteurs
qui traversent le récit. Ces noms latins qui, à
l'époque, devaient être célèbres, ne nous dis-
ent plus rien. Par ailleurs, un simple lecteur ne
peut connaître l'autre faiblesse du livre qui est
de n'avoir pas mis en scène les enfants
d'Octavie, ceux de Livie, ceux de Marc
Antoine, ceux d'Agrippa, Julie, Marcello,
Claudia, Tibère, Drusus, Prima et les autres...
qui viennent et reviennent constamment au
travers des pages, sans qu'on puisse les identi-
fier. Et qui rendent la lecture difficile et fati-
gante.

Malgré les richesses de l'ouvrage, on se prend
à rêver de "L'allée du Roi"⁽¹⁾ avec nostalgie.

Alice FULCONIS

*(1) "L'Allée du Roi" est une adaptation en deux
parties pour la télévision du roman de Françoise
Chandernagor, réalisée par Nina Companéez
en 1995.*

LES DAMES DE ROME

de Françoise CHANDERNAGOR

Editions Albin Michel. 440 pages. 22,90 €.